

Dissidences culturelles et spatiales de jeunes citadins colonisés au Mozambique (années 1940-1975)

Didier Nativel

► **To cite this version:**

Didier Nativel. Dissidences culturelles et spatiales de jeunes citadins colonisés au Mozambique (années 1940-1975). D. Bois; V. Tisseau; F. Rajaonah Jeunes et jeunesses dans l'océan Indien, Cahiers Afrique n°29, 2016. hal-02120350

HAL Id: hal-02120350

<https://hal-univ-diderot.archives-ouvertes.fr/hal-02120350>

Submitted on 5 May 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Dissidences culturelles et spatiales de jeunes citoyens colonisés au Mozambique (années 1940-1975)¹

Didier Nativel,
CESSMA/Paris Diderot-Paris 7

Cet article poursuit deux ambitions. Il entend tout d'abord analyser le contenu et les formes de l'engagement anti-colonialiste de jeunes citoyens colonisés de Lourenço Marques (actuelle Maputo), capitale du Mozambique sous contrôle portugais. Deux groupes générationnels, nés dans les années 1920 pour les premiers et une vingtaine d'années plus tard pour les seconds, ont été retenus. Dans les deux cas, dans des contextes différents, sont repérables des formes de prise de conscience et d'activisme qui visaient à sortir les colonisés d'une « condition liminale » (Nativel, 2013)² d'infériorisation indéfinie, qu'enfants et adolescents africains et métis subissaient dans la ville. Le terme de dissidence, mis en avant dans le titre de l'article, me paraît approprié pour évoquer, chez une partie des acteurs dont il sera question, plus que des simples « dissonances » ou « écarts » par rapport aux normes coloniales dominantes (Lahire, 2004). Il recoupe en partie mais diffère aussi de l'antisalazarisme de jeunes européens progressistes, moins touchés dans leur chair par les injustices coloniales. C'est une expérience à la fois très individuelle (Siniavski, 1984), qui va chercher le refus d'un système politique oppressif et d'un conservatisme ambiant, parfois loin, dans une biographie et une expérience éminemment collective de contestation partageable, structurée autour d'idéaux et de moyens d'action. La dissidence peut être discrète, associée à des formes de résistance par le bas (Malaquais, 2002), ou plus organisée autour de référents nouveaux, de figures intellectuelles et de formes de combats impliquant des prises de position tranchées. Politiques, ces engagements le sont dans le sens fort qu'en donne Jacques Rancière (2004) de remise en cause profonde d'un système en place, soit de manière implicite, soit de manière frontale. Les choix effectués amènent à jeter les bases d'une contre-société. Ce faisant, ce basculement des valeurs place le *dissident* en situation de vulnérabilité face à des appareils de contrôle et de répression redoutables.

Une poignée de ces adolescents et jeunes adultes engagés décide de fuir hors du Mozambique, voire de l'empire portugais. Parmi eux, le plus souvent originaires du Sud de cette colonie, beaucoup ont soutenu le FRELIMO (Front de libération du Mozambique) ou plus activement combattu en son sein³. D'ailleurs, ce parti a été dirigé par deux exilés aux parcours exceptionnels, durablement influencés par l'atmosphère de la capitale : Eduardo

¹ Cet article est principalement issu de deux interventions au séminaire sur les sociétés de l'océan Indien occidental organisé par F. V. Rajaonah en 2010 et 2011. Il reprend également plusieurs passages d'une HDR soutenue en novembre 2013 à l'université Paris Diderot - Paris 7 (Nativel, 2013, vol. 1).

² Dans le modèle classique des rites de passage, la mise à l'écart reste provisoire et permet la transition vers un nouveau statut. Mon hypothèse est que l'indigénisation des Africains constitue, au Mozambique en particulier, une voie coercitive sans issue réelle pour la majorité d'entre eux.

³ Le FRELIMO est né le 25 juin en 1962 à Dar-es-Salaam, de la fusion de plusieurs formations nationalistes, l'UDENAMO (Union Démocratique Nationale du Mozambique) et la MANU (Union Nationale du Mozambique Africain), créée par des Makonde établis au Tanganyika et au Kenya, l'UNAMI (Union Africaine du Mozambique Indépendant) venue du Nyassaland (Malawi). Son principal dirigeant a été Eduardo Mondlane jusqu'à son assassinat en 1969 par la PIDE (Police Internationale et de Sûreté de l'État), la police politique portugaise.

Mondlane et Marcelino dos Santos. Ayant quitté le Mozambique à la fin des années 1940, ils ont constitué des modèles, notamment pour toute une génération de jeunes urbains, à la recherche d'alternatives à l'oppression quotidienne.

Le deuxième objectif de ce texte est justement de mener à bien une réflexion spatiale du geste dissident en contexte colonial. Cette approche doit bien évidemment beaucoup aux géographes. Selon M. Lussault (2010, p. 241-242), il faudrait distinguer une géographie des espace d'une géographie des spatialités qui s'intéresse « à la manière dont les opérateurs sociaux utilisent la ressource spatiale, font avec l'espace qui leur est fourni par le contexte d'expérience dans lequel ils sont insérés, au gré des circonstances qui sont les leurs ». Dans le cadre colonial en général et celui de Lourenço Marques en particulier, il faudrait plutôt parler d'une assignation spatiale plus que d'un « espace fourni ». Les jeunes colonisés dont il sera question, ont dû intégrer depuis leur enfance les effets d'une domination qui se déploie dans la ville sous des formes variées. Mais ils ont aussi appris à utiliser des manières d'être potentiellement déviantes, des chemins alternatifs comme autant de refus, plus ou moins élaborés, des injonctions dominantes (de Certeau, 1990, p. 139). La ville, lieu de paradoxes, cœur des pouvoirs, des dispositifs de contrôle et de répression, est aussi le royaume de l'hétérogène, du complexe (Hannerz, 1983), de la fluidité des échanges et des imaginaires suscitant un possible désir d'ailleurs (Malaquais, 2005-2006). Ces spatialités des pratiques et des représentations font donc de la ville coloniale une fatalité relative, un potentiel ambigu, une ressource incertaine mais riche pour s'émanciper.

En cela, dissidence culturelle et spatiale se rejoignent même si lire des textes jugés subversifs, écrire des poèmes « créolisant » le portugais, à partir de référents africains exaltés, ne poussait pas nécessairement à s'exiler pour fuir l'oppression, pour se protéger ou pour combattre ce même système honni depuis l'extérieur. À partir de 1964, l'insurrection lancée depuis la Tanzanie fait alors du FRELIMO un « opérateur spatial »⁴ doublé d'un agent quasi messianique qui déplace le seuil du politique et ouvre l'espoir, pour des jeunes et des moins jeunes, d'accéder, par leur adhésion, à une expérience pleine et centrale de l'Histoire.

Le contexte urbain d'un enfermement ordinaire (années 1940-1950)

Grandir en incorporant la ségrégation

Lourenço Marques est une ville récente issue d'un comptoir qui prend le rang de capitale en 1898, au détriment de l'ancien centre de commandement que constituait depuis le XVI^e siècle au Nord, l'île de Mozambique. La ville connaît alors une métamorphose rapide. Le port et son centre économique sont l'objet de transformations spectaculaires. D'importants travaux d'édilité (concernant la mairie, la cathédrale, la radio, des immeubles du quartier des affaires, l'aménagement de grands axes) en font une cité qui cherche à la fois à enraceriner la domination portugaise et à se tourner vers l'avenir. Tout autant que Johannesburg, l'un de ses modèles implicites, mais plus que d'autres villes de l'océan Indien occidental (à Madagascar par exemple), elle est bâtie sur de profonds contrastes. Lourenço Marques ne se résume pas en effet, si l'on suit les publications officielles, à ce centre appelé ville de Ciment ou Cimento. La périphérie, surnommée ville du Caniço⁵ ou *subúrbios* (les faubourgs), vit une explosion démographique qui accroît sa place réelle dans l'agglomération mais aussi ses difficultés,

⁴ Lussault, 2010, p. 243.

⁵ Caniço signifie « jonc ». Il correspond à la partie indigène et sous-équipée de la ville coloniale de Lourenço Marques.

démontrant potentiellement les failles du régime⁶. En effet, une grande partie de ses 250 000 habitants réside de l'autre côté des limites de la commune dans la zone soumise à la ségrégation, qui disparaît théoriquement avec la fin du statut de l'indigénat en 1961, mais qui se maintient en réalité, tant du point de vue politique que spatial, jusqu'à l'indépendance en 1975.

La priorité de l'administration porte en effet sur des chantiers publics prestigieux concentrés au cœur de la ville (la cathédrale, l'Hôtel de Ville, le lycée Salazar, le siège de la Radio), ainsi que sur une consolidation des équipements sanitaires des quartiers du Cimento. Une société municipale est chargée de fournir la ville en eau et électricité⁷. Pourtant, le réseau, amélioré au début des années 1960, continue de contourner la périphérie⁸. Au milieu de cette décennie, la consommation moyenne d'eau, par personne et par jour, est de 200 litres dans le centre contre 5... dans le Caniço. Par ailleurs, la question des eaux usées et des déchets n'est toujours pas résolue dans cette partie de la ville⁹ - d'où probablement des taux de mortalité, infantile en particulier, beaucoup plus élevé dans le Caniço que dans le Cimento¹⁰. Grandir dans la périphérie de Lourenço Marques, c'est donc incorporer la précarité de conditions de vie qui se dégradent et le stigmate du statut qui recoupe une intense racialisation des rapports sociaux.

Pour les adolescents, l'une des sources de l'engagement anticolonialiste est d'abord réactive. Elle provient de frustrations matérielles et culturelles ressenties au quotidien. Parmi celles-ci, et surtout pour ceux qui en prennent toute la mesure du fait de leur statut intermédiaire, l'inégale scolarisation. Dans la ville, seuls les « non Indigènes » (Européens, Indiens, Assimilés et Métis reconnus) accédaient à un enseignement officiel calqué sur celui du Portugal et qui, pour une poignée d'enfants, débouchait sur le secondaire. En 1960, dans les trois lycées de Lourenço Marques 81,4 % des élèves étaient blancs, 18,5% métis et 2,7% noirs¹¹. L'établissement le plus prestigieux était le lycée Salazar qui accueillait la future élite de la colonie¹². D'autres établissements secondaires comme l'École technique puis, dans les années 1960, le lycée Enes, étaient un peu plus ouverts aux métis et assimilés. Mais parmi ces derniers, ceux qui poursuivaient des études supérieures à Coimbra, Porto et Lisbonne étaient encore rares. Enfin, après sa création en 1963, l'Université de Lourenço Marques, n'accueillait quasiment aucun étudiant noir ou métis¹³.

Ici, comme dans d'autres parties des empires coloniaux, les « relations de savoir » (Gary-Toukara, Nativel, 2012, p. 21)¹⁴ qui prévalaient visaient à réduire les capacités

⁶ Plusieurs articles du journal d'opposition *Tribuna* de janvier 1963 s'appuient sur des considérations techniques (déficiences des équipements) pour critiquer les autorités locales.

⁷ C. A. Vieira da Silva, *The City of Lourenço Marques Guide*, Lourenço Marques, 1964, p. 148.

⁸ Arquivo Histórico Ultramarino (AHU), Lisbonne, ACL_MU_DGOPC_DSUH_000, Cx061, Processo n°637, « Abastecimento de água a Lourenço Marques; estudo da nova conduta adutora ».

⁹ M. de Azevedo, « O Plano director de urbanização de Lourenço Marques », in *Urbanização*, Lisbonne, vol. 5, n°3, 1970, p. 239-313.

¹⁰ Il s'agit d'une hypothèse en l'absence d'analyses démographiques approfondies.

¹¹ D. Hedges, 1999, p. 182.

¹² Créé en 1919 il accueille tout d'abord 44 élèves. En 1956, 1206 élèves y sont inscrits dont 506 filles. Cf. *O liceu Salazar de Lourenço Marques*, Lourenço Marques, Imprensa Nacional, 1956, p. 32.

¹³ Sur les débuts de l'université : A. Neves de Souto, « A Universidade de Lourenço Marques : A Associação Académica de Moçambique e o movimento estudantil (1963-1974) » in C. Castelo *et alii*, 2012, p. 137-141.

¹⁴ Cette notion renvoie à la fois à l'entrelacs de jeux de langage et de croyances auxquels fait allusion Wittgenstein dans *De la certitude* (1987), nécessaires à la transmission du savoir. On pourrait également invoquer les conditions émotionnelles de cette même transmission. Le terme fait aussi référence aux « relations de pouvoir » chez Foucault (2008). En somme les « relations de savoir » participent généralement à la consolidation ou, suivant les circonstances, à la remise en cause du pouvoir établi.

critiques des Indigènes¹⁵. Dans les colonies, c'est à partir de l'instauration de l'Estado Novo (1933), que se renforcent le régime de l'Indigénat et la ségrégation qui réduisent l'accès à un savoir scolaire émancipateur et entretiennent une apathie culturelle, source sûre d'une reproduction de la domination portugaise.

La constitution d'espaces de formation critique

Une étroite petite bourgeoisie noire, au statut intermédiaire d'« assimilé »¹⁶ était poussée à se distinguer des autres Africains¹⁷. Les assimilés devaient ainsi posséder des maisons de madriers aux toits de tôles (ou *madeira e zinco*) et « vivre à l'européenne » sous peine de perdre leurs rares prérogatives¹⁸. En effet, leurs enfants pouvaient fréquenter les écoles officielles, eux-mêmes avaient le droit d'exercer certaines professions (employés, infirmiers etc.) et la possibilité d'accéder, dans la ville européenne, à quelques lieux comme des cinémas et des cafés. Un certain nombre d'entre eux, conscients de cette situation sociale enviable mais fragile, animait, dès les années 1920 et 1930, des associations importantes dans la formation intellectuelle et politique de nombreux nationalistes mozambicains. À côté des assimilés, on trouvait tout un monde intermédiaire plus hétérogène comprenant des métis d'Européens et d'Indiens, mais également des Portugais et Indo-portugais (de Goa) des milieux populaires. Ces derniers habitaient généralement des quartiers, comme Alto Maé ou Malhangalene, situés dans la zone de contact entre Cemento et Caniço.

À Lourenço Marques, les autorités tiraient profit de l'hétérogénéité humaine des quartiers du Caniço en facilitant la création d'associations d'originaires ou à base communautaire afin de les contrôler et de les diviser entre elles. Souvent animées par une petite élite dans les années 1930 et 1940, elles représentaient des lieux de sociabilité de premier ordre ancrés dans des quartiers (Honwana, 1989 ; Rocha, 2002). Deux d'entre elles fédéraient la périphérie : l'Association Africaine (Associação Africana), dominée par des métis, ou le Centre Associatif des Noirs de la Province de Mozambique (CANPM)¹⁹, dirigé par des assimilés. Ces deux cercles, fondamentaux dans la construction d'une identité urbaine dans le Caniço, organisaient de multiples activités culturelles et sportives susceptibles d'intégrer le plus grand nombre des habitants de la périphérie. Le sport, et en particulier le football, y avait une place déterminante²⁰. Les équipes, fondées par des migrants, renforçaient parfois les rivalités entre groupes ethniques, mais généraient aussi, voire surtout, des solidarités utiles dans la vie de tous les jours comme dans les luttes politiques²¹.

¹⁵ Au Portugal même, le salazarisme, régime autoritaire et ultra-conservateur, encourageait au repli sur le quotidien, à l'enracinement du nationalisme et au développement de loisirs jugés « inoffensifs », le refus d'une autonomie de la pensée.

¹⁶ Dans la suite du texte j'utiliserai le terme sans guillemet.

¹⁷ Mais ce groupe était extrêmement restreint : en 1955, seulement 4 555 personnes étaient concernées sur les 5 650 000 habitants que comptait la colonie, soit 0.08 % de la population totale ; Hedges, 1999, p. 182.

¹⁸ C'est ce qui menace un assimilé auquel on reproche de vivre à l'indigène ; Cf. Arquivo Histórico de Moçambique (AHM), Maputo, Fundo Negócios Indígenas Sec. M – « assimilação de indígenas », cx 1624, 1951.

¹⁹ Il prend la suite de l'*Instituto Negrófilo* créé par R. Honwana et d'autres au début des années 1930.

²⁰ Même si l'enquête citée plus haut ou celle de A. Rita-Ferreira (1968, p. 417) notent un plus faible nombre d'adhérents dans les clubs africains que dans les clubs à dominante européenne.

²¹ L'appartenance à une équipe de football est parfois mise en avant pour nouer des liens clandestins au sein des réseaux du FRELIMO. Cf. D. Nativel, « 'Futebolizar a cidade' ? Football, ségrégation et stratégies citadines à Lourenço Marques (Mozambique), années 1940-années 1970 », *Tsingy* n°18, 2015, p. 75-90. Pour une vision plus approfondie du riche monde du football mozambicain voir : N. Domingos, *Futebol e colonialismo. Corpo e cultura popular em Moçambique*, 2012, Lisbonne, ICS, 326 p.

Plus que des relais, ces pôles fédérateurs, favorisent un certain brassage entre jeunes néo-urbains ouvriers et manœuvres et jeunes lettrés. Les associations, pourvoyeurs de biens et d'idées, favorisent une forme d'autonomisation, accompagnant activement l'émergence de quartiers, en liaison avec des espaces ruraux du Sud de la Save ou encore avec l'Afrique du Sud où travaillent des centaines de milliers de mineurs mozambicains. Sur un autre plan, des jeunes adultes souvent aidés par des missionnaires protestants (la Mission suisse romande en particulier)²² ou par d'autres réseaux associatifs privés, suivaient, tant bien que mal, des cours du soir, dispensés par exemple au CANMP de Xipamanine²³, vecteurs de relations de savoir plus ouvertes. C'est aussi au sein de cette association que naît le NESAM, une organisation d'étudiants du secondaire d'où sortiront les principaux leaders nationalistes du FRELIMO, comme Eduardo Mondlane, l'un de ses fondateurs en 1948, puis une dizaine d'années plus tard, Joaquim Chissano, Pascoal Mocumbi, Armando Guebuza²⁴, les enfants d'assimilés comme les Honwana, les Magaia, les Muthemba. Le NESAM était un foyer culturel et politique très dynamique qui mêlait activités « récréatives » (musicales, théâtrales, sportives) et actions clandestines en prise avec les mouvements révolutionnaires et nationalistes africains. C'est de là que des jeunes se sont préparés à rejoindre les bases tanzaniennes du FRELIMO et combattre les Portugais à partir de 1963-1964 : la majorité à partir de Lourenço Marques, d'autres depuis l'Europe où ils effectuaient leurs études supérieures. Mais pour prendre la mesure de ces ruptures radicales, il faut revenir sur une pluralité de formes possibles de contestations anticoloniales urbaines, détournant les lieux de leur fonction et activant autant d'hétérotopies²⁵ refuges.

Défaire les entraves : figures et chemins dissidents

La typologie des dissidences spatiales et culturelles que nous proposons entend dépasser les frontières trop rigides entre élites lettrées et milieux populaires. Il existait bien dans le Caniço une certaine diversité sociale. Mais celle-ci traversait parfois les mêmes familles. De plus, des migrants ruraux, pauvres et illettrés, ou de petits notables, assimilés ou métis, lecteurs d'*O Brado africano* (journal de l'Association africaine)²⁶ ainsi que de classiques de la littérature portugaise ou occidentale, subissaient, d'une manière ou d'une autre, racisme, inconfort, fragilité des promotions, sans commune mesure avec les difficultés que pouvaient rencontrer des Portugais mêmes modestes²⁷.

Circulations d'imprimés et d'idées entre jeunes citadins de milieux différents

À lire entretiens et récits autobiographiques de ceux qui allaient devenir l'intelligentsia de la ville entre 1950 et 1970, on sent, de toutes parts, le souvenir d'une colère face à une double situation de sous-équipement urbain délibéré dans le Caniço, précédemment décrite, et

²² Sur le rôle fondamental de la Mission suisse au Mozambique voir : Cruz e Silva, 2001.

²³ Cf. AHM, Maputo, Fundo Negócios Indígenas, « Escolas do Centro Associativo dos Negros », cx 1300.

²⁴ Membres importants du FRELIMO dès leur exil, Chissano et Guebuza deviendront présidents de la République du Mozambique. Le premier de 1986 à 2005 et le second de 2005 à 2014. Mocumbi a été Premier ministre de 1994 à 2004.

²⁵ Selon M. Foucault (2004), ces « lieux autres » projettent potentiellement dans le réel des images virtuelles, voire des utopies.

²⁶ Ce journal paraît de manière régulière entre 1918 et 1970. Source fondamentale pour l'historien de la ville, il exprime le point de vue d'un groupe de citadins métis et assimilés.

²⁷ Les mémoires d'Eugénio Lisboa (2012, 2013), « miraculé social » grâce à ses excellents résultats scolaires, évoquent, de manière récurrente et détaillée, les difficultés des « petits blancs » de Lourenço Marques.

de fermeture culturelle entretenue²⁸. Chez ceux dont les lectures, d'autodidactes ou de jeunes diplômés, sont portées par la croyance au pouvoir émancipateur de l'éducation et de la culture, la découverte d'une Asie et d'une Afrique qui se décolonisent et d'un Tiers-Monde qui s'affirme, conforte des curiosités esthétiques et politiques qui rendent le cadre salazarien et le racisme local d'autant plus insupportables. Le désir d'ouverture des uns et des autres est aussi associé au fait que le port de Lourenço Marques est à la croisée de plusieurs mondes lusophones (l'empire portugais, le Brésil), anglophones ou francophones (l'Afrique du Sud, l'Europe). Parmi ces jeunes lecteurs avides et indignés, deux auteurs métis se détachent : les poètes Noémia de Sousa et José Craveirinha. Tous deux doivent travailler tôt mais sont d'insatiables lecteurs. Sympathisants du MUD²⁹, parti d'opposition à Salazar brièvement autorisé, ils s'engagent en faveur de la candidature présidentielle de Norton de Matos en 1948 et font face pour la première fois à des agents de la PIDE.

Noémia de Sousa, poétesse née en 1926, fréquente une école officielle mais ne peut poursuivre autrement que dans un établissement technique parce qu'elle doit aider sa mère, veuve, à subvenir à ses besoins. Elle devient alors secrétaire dans une maison de commerce indienne du Cimento³⁰. Enfant douée, elle apprend quasiment seule à lire et, grâce à son père d'origine goanaise, maîtrise des rudiments d'anglais et de français³¹. On peut imaginer que ses lectures la consolident et l'aident à lutter contre « l'adversité »³² mais renforcent aussi un malaise. Elle reconnaît, dans un entretien, que plus elle lit et plus sa situation lui pèse (Chabal, 1994, p. 112). Elle commence à écrire des poèmes, collabore au journal *O Brado africano* et aux revues littéraires *Itinerário* et *Mensagem* (éditée à Lisbonne)³³.

Au début des années 1950, Noémia de Sousa, alors jeune adulte, reste liée à l'opposition. La surveillance dont elle est l'objet de la part d'agents de la PIDE lui pèse tant qu'elle décide de rejoindre une partie de sa famille en métropole³⁴. À Lisbonne, elle fréquente, sans surprise, bien que non-étudiante, la CEI (*Casa dos Estudantes do Império* ou Maison des étudiants de l'Empire)³⁵, lieu-phare pour les originaires des colonies portugaises. C'est par le biais de la CEI que nombre de jeunes politisés, pour certains futurs leaders nationalistes luso-africains, sont passés. Noémia de Sousa y maintient une discrète activité

²⁸ Les témoignages d'écrivains proviennent de trois précieuses sources : les recueils d'entretiens avec des écrivains mozambicains de P. Chabal (1994) et de M. Laban (1998) ; les mémoires du critique E. Lisboa (2012, 2013).

²⁹ Mouvement de l'Unité Démocratique. Parti d'opposition provisoirement autorisé mais harcelé par l'Estado Novo entre 1945 et 1948. Cf. D. L. Raby, « MUD », in A. Barreto, M. F. Mónica (dir.), *Dicionário de História de Portugal*, Lisbonne, Livraria Figueirinhas, 2004, vol. 8, p. 550-551.

³⁰ La maison Gulamhussen, nom connu dans les milieux Indiens bohra de Majunga et de Tananarive.

³¹ Malgré les travaux d'Hilary Owen (cf. note 33), spécialiste de littérature, nous ignorons encore beaucoup de cet héritage.

³² Cf. les travaux de Michèle Petit : *L'art de lire ou comment résister à l'adversité*, Paris, Belin, 2008, 265 p ; *Éloge de la lecture. La construction de soi*, Paris Belin, 2002, 159 p.

³³ Sur la portée esthétique et politique de ses écrits cf. H. Owen, *Mother Africa, Father Marx. Women's Writing of Mozambique, 1948-2002*, Lewisburg, Bucknell University Press, 2007, p. 43-105.

³⁴ Une partie de sa famille vit au Portugal. Une de ses cousines l'héberge et l'une de ses sœurs enseigne l'allemand dans un collège. Cf. Instituto dos Arquivos Nacionais/Torre do Tombo (IAN/TT), PIDE/DGS, CI (2) 2756, dossier sur Noémia de Sousa.

³⁵ Sur cette institution au rôle important dans l'histoire des nationalismes luso-africains, il existe quelques publications : A. Faria, *A linha estreita : da liberdade : A Casa dos Estudantes do Império*, Lisbonne, Edições Colibri, 1997, 128 p ; P. Borges, A. Freudenthal, T. Medeiros, H. Pedro (coord.), *Mensagem. Cinquentenário da fundação da Casa dos Estudantes do Império (1944-1994)*, Lisbonne, Associação da Casa dos Estudantes do Império, 1997, 251p. Sur les étudiants du Mozambique plus spécifiquement : A. Margarido, 2005, p. 14-16. Voir également le témoignage récent de S. Vieira, ancien dirigeant du FRELIMO puis ministre : Vieira, 2010, p. 117-128.

militante. Elle expédie à ses amis restés à Lourenço Marques des lettres ou des textes politiques qui visent à les éclairer ; mais ses envois sont le plus souvent interceptés³⁶.

De deux ans plus âgé que Noémia de Sousa, le journaliste et poète José Craveirinha a un parcours légèrement différent de celui de son amie de jeunesse. Par son père, policier et franc-maçon proche des milieux du journal *O Emancipador*, il hérite d'une culture républicaine progressiste. Enfant dans les années 1930, il découvre également des classiques portugais (Luís de Camões, Eça de Queiroz, Antero de Quental, Guerra Junqueiro) et français (Hugo, Zola) (Laban, 1998, p. 46-47). Mais comme Noémia, il doit travailler jeune et seul son frère aîné, João, peut poursuivre ses études. Fonctionnaire, ce dernier empruntera d'ailleurs une voie politique opposée, puisqu'il entre dans le parti de Salazar, l'União Nacional au cours des années 1950³⁷.

Naviguant classiquement dans un entre-deux, il cherche à capitaliser les avantages de la double appartenance sans toujours parvenir à en surmonter les faiblesses³⁸. José Craveirinha est témoin du racisme que subissent les membres de la famille de sa mère ronga ; mais Portugais, par son père, il peut fréquenter certains cercles de sociabilité de blancs. Footballeur reconnu, il fréquente aussi bien des clubs du Caniço que ceux du Cimento. Membre très actif de l'Association Africaine, dominée par des Métis, il devient une personnalité incontournable au cours des années 1950. C'est aussi par le biais d'*O Brado africano*, qu'il fait ses premières armes de journaliste, avant d'être employé dans les grands quotidiens européens de la capitale comme *Notícias*³⁹.

Au début des années 1940, de Sousa et Craveirinha sympathisent avec de jeunes petits bourgeois blancs progressistes du lycée Salazar. L'un d'entre eux, Rui Knopfli, devient peu à peu l'un des grands critiques et poètes de la colonie. Fils d'un fonctionnaire et d'une institutrice, ce grand lecteur reçoit à l'adolescence des œuvres d'auteurs que le régime n'apprécie pas⁴⁰ comme le Portugais Miguel Torga et le Brésilien Jorge Amado⁴¹. Certains des professeurs de Knopfli liés au PCP (Parti communiste portugais), ont été pour cela exilés au Mozambique. Ces derniers ont orienté ses lectures comme celles de ses camarades. Il en allait sans doute de même dans un autre lycée, António Enes, comme à l'école technique Sá de Bandeira. C'est dans ce dernier établissement qu'à partir de 1944, José Henrique Arandes, membre du PCP et collaborateur d'*Itinerário*, grande revue culturelle progressiste des années 1940 a, par exemple, enseigné (Cabrita Mateus, 2006, p. 401). Par le biais des jeunes du réseau d'*O Brado africano* et de l'*Association africaine*, Knopfli et d'autres adolescents portugais progressistes de la même génération, comme Virgílio de Lemos, découvre la richesse culturelle et humaine du Caniço tout en prenant conscience de manière moins

³⁶ Le dossier que la PIDE a constitué sur elle donne un aperçu de son quotidien, des réseaux qu'elle fréquente et des relations qu'elle conserve avec les différents cercles dans lesquelles elle était insérée au Mozambique.

³⁷ À l'inverse, du fait de son engagement en faveur du FRELIMO, José est emprisonné de 1964 à 1969. João intégrera quittera définitivement le Mozambique au moment de l'indépendance en 1975. Mais cette césure politique entre les deux frères, peut-être caractéristique de la condition métisse, se retrouve à la deuxième génération. L'un des fils fait son service militaire puis suit son père à Lisbonne, mais l'autre, João junior s'engage du côté nationaliste et devient à la fois peintre et écrivain, toujours actif actuellement.

³⁸ V. Tisseau, *Le pain et le riz. Métis et métissage, entre "Européens" et Malgaches, dans les Hautes Terres centrales de Madagascar aux 19e et 20e siècles*, thèse d'histoire, Université Paris Diderot- Paris 7, 2012, p. 499.

³⁹ Le photographe Ricardo Rangel, également métis, a un parcours assez proche de son ami de jeunesse Craveirinha. Cf. D. Nativel, « Entre *infra-citadinité* et *cita-dignité*. Trajectoires urbaines de prostituées et d'enfants pauvres de Lourenço Marques à travers les photographies de Ricardo Rangel (années 1940-1975) » in T. Fouquet, O. Goerg (dir.), *Citadinités subalternes en Afrique subsaharienne*, Paris, Karthala, à paraître.

⁴⁰ C. de Azevedo, *A censura de Salazar e Marcelo Caetano*, Lisbonne, Caminho, 1999, p. 588.

⁴¹ C. de Azevedo, 1999, p. 588.

abstraite des brutalités du système colonial, dont il était lui-même épargné. Par Knopfli, de jeunes métis et africains accèdent à des ouvrages, des revues, des références qu'ils n'ont pas toujours mais qui renforcent leur désir de dissidence.

Aller vers des livres interdits, des revues peu visibles, des espaces de discussions subversifs, c'est utiliser la ville comme un espace de « braconnage » (de Certeau, 1990, p. 239). Bien plus, c'est opérer un renversement de perspectives. La ville, espace du complexe (Hannerz, 1983), constitue donc une potentielle réserve de représentations au service de désirs décalés par rapport à des attentes officielles. Malgré la censure et l'accroissement de la surveillance policière entre les années 1940 et 1960, d'immenses ressources culturelles drainées par de petits intellectuels locaux, des techniciens de la communication, des infirmiers circulant entre villes et campagnes, des chauffeurs de camions africains sillonnant le Mozambique et surtout des migrants transfrontaliers.

Acteurs et héros de nouvelles géographies

Le pouvoir ne contrôle pas toutes les formes de circulations humaines et culturelles qui relient les divers quartiers de Lourenço Marques à des espaces extérieurs sources de contestation. De ce point de vue, la ville est bien à la croisée de plusieurs logiques, parfois contradictoires. La production spatiale imposée (Lefebvre, 2000) vise au contrôle des mobilités et des flux de biens et d'idées. Dans le même temps, les sociétés colonisées développent d'autres logiques spatiales potentiellement disloquantes pour les géographies officielles. Ainsi, marins, migrants, membres de diasporas, acteurs multiples de circulation vivant ou traversant la ville peuvent, suivant les circonstances, activer des formes de « déterritorialisation »⁴², ouvrir des fenêtres d'opportunité, « défataliser » les constructions idéologiques coloniales.

Des millions de Mozambicains, surtout des hommes jeunes, ont séjourné en dehors de la colonie, principalement dans les mines du Rand dès les années 1880 (Harries, 1994). Cette histoire a été en partie écrite et n'est pas toujours en relation directe avec le monde urbain. Ainsi, pour beaucoup de mineurs venus des campagnes, la ville était ignorée ou vue comme simple lieu d'un passage dans les baraquements de la WNLA ou Wenela (Witwatersrand Native Labour Association), principal recruteur sud-africain⁴³ établi à Lourenço Marques. En revanche, une découverte urbaine prend véritablement racine en dehors du Mozambique dans les noyaux que forment les périmètres miniers, les *compounds*, comme les townships où certains *jones*⁴⁴ s'installent. D'autre part, ces mineurs ont aussi réinvesti leurs expériences sud-africaines dans le Sud du Mozambique en général et dans le Caniço en particulier. Vecteurs d'ouverture et de changements socio-culturels, ils ont ramené de Johannesburg argent et divers articles, dont des appareils d'écoute (phonographes, tourne-disques, radios), des disques, des instruments, ainsi que des compétences artistiques stimulantes pour les musiques mozambicaines, dévalorisées ou folklorisées par les Portugais⁴⁵. Tout comme les dockers, chargeant le charbon du Rand, ils ont pris conscience que la puissance portugaise était relative car, depuis la fin du XIX^e siècle, l'Afrique du Sud a fait du Mozambique son annexe économique. Ils se sont formés au contact d'une main-d'œuvre souvent organisée du point de vue politique. Parfois dans les mêmes familles et les mêmes quartiers du Caniço, se

⁴² Deleuze, Parnet, 1996, p. 161-163.

⁴³ Penvenne, 1995, p. 24-26; Newitt, 1995, p. 492.

⁴⁴ L'un des surnoms donnés au Mozambique aux mineurs partis dans la région de Johannesburg.

⁴⁵ D. Nativel, « Mondes sonores et musiciens des quartiers périphériques de Lourenço Marques (1940-1975) » in F. Rajaonah (dir.), *Cultures citadines dans l'océan Indien occidental (XVIIIe-XXIe). Pluralisme, échanges, inventivité*, Paris, Karthala, 2011, p. 445-447.

côtoient d'anciens mineurs, des étudiants, des petits notables passés par le Rand et témoins de la vigueur des contre-cultures noires des *locations* et *townships*⁴⁶ de la périphérie de Johannesburg.

Les seconds migrants, principalement des Makonde et des Makhuwa du Nord du Mozambique, ont préparé l'implantation du FRELIMO au Tanganyika. Installés à Dar-es-Salaam, ils ont aussi vécu la ville autrement que dans les espaces clos de Nampula ou les petits centres urbains et ruraux profondément ségrégués de la province de Cabo Delgado. Bien plus, beaucoup ont traversé le fleuve Rovuma pour fuir le travail forcé et autres exactions portugaises⁴⁷, avant même le massacre de Mueda de 1960⁴⁸, l'un des déclencheurs de l'insurrection de 1964⁴⁹. Des associations d'aide mutuelle comme la MANU (Union nationale du Mozambique africain) sont créées par ces migrants et donnent sens à une conscience collective. L'influence du parti de Julius Nyerere, la TANU (Union nationale africaine du Tanganyika), contribue aussi à politiser les Makonde émigrés qui, pour certains, reviennent au Mozambique⁵⁰.

Le troisième exemple souligne aussi la capacité des Africains du centre du Mozambique à jouer des différences de salaires et de traitement qui leur sont offerts à l'intérieur de la colonie ou en dehors, en particulier dans les zones minières de Rhodésie du Nord ou les exploitations agricoles de Rhodésie du Sud⁵¹. C'est dans cette colonie britannique qu'est née l'une des composantes fondatrice du FRELIMO : l'UDENAMO (l'Union Démocratique Nationale du Mozambique), transférée à Dar-es-Salaam en 1961.

À côté des opportunités offertes par les migrations transfrontalières, il faut aussi tenir compte du fait qu'un grand nombre d'emplois, sinon de véritables professions, se sont développées autour de flux de personnes, de marchandises et d'idées : dockers et marins, employés des chemins de fer, camionneurs⁵², radiotélégraphistes. L'un d'entre eux, Amaral de Matos, né en 1929, illustre le premier exemple de médiateurs de nouvelles représentations et pratiques spatiales. Ce fils d'un professeur de catéchisme est lié à un clan important de l'époque précoloniale. Après avoir fréquenté l'École technique de Lourenço Marques dans les années 1940, il suit une formation de radiotélégraphiste de la Marine marchande qui lui donne l'occasion d'apprendre l'anglais. Une fois en poste, il travaille de longues années au port, interface majeure avec le reste du monde. Il parvient même à naviguer sur des bateaux qui passent par Durban, Le Cap et l'Europe. Lecteur régulier de revues en portugais et en anglais, il acquiert une bonne connaissance de la situation politique du Portugal. Il apprend ainsi que

⁴⁶ Les deux termes renvoient aux espaces résidentiels assignés aux Africains, notamment à Johannesburg. Le premier remonte au début du XX^e et alors que le second est lié à l'instauration de l'apartheid (après 1948).

⁴⁷ Sur ces migrations voir E. A. Alpers, « To Seek a Better Life: the Implications of Migration from Mozambique to Tanganyika for Class Formation and Political Behaviour », in *Canadian Journal of African Studies*, n°18/2, 1984, p. 367-388.

⁴⁸ Au moins 500 personnes furent tuées par les forces portugaises pour avoir mené une manifestation pacifique, le 16 juin 1960.

⁴⁹ Le 25 septembre 1964, un commando attaque un poste militaire portugais du Nord du Mozambique. De nombreuses autres opérations suivront.

⁵⁰ A. Isaacman, «The Mozambique Cotton Cooperative: The Creation of a Grassroots Alternative to Forced Commodity Production», in *African Studies Review*, vol. 25, n°2/3, 1982, p. 12.

⁵¹ M. Newitt, C. Tornimbeni, « Transnational Networks and Internal Divisions in Central Mozambique. An Historical Perspective from the Colonial Period », in *Cahiers d'études africaines* 2008/4, n° 192, p. 707-740.

⁵² La PIDE surveille ces différents types de professions au sein desquelles la police repère des sympathisants du FRELIMO au cours des années 1960. Cf. IAN/TT, Lisbonne PIDE/DGS, CI (2) 4272, dossier : «Elementos da Frelimo presos em Moçambique».

la candidature d'Humberto Delgado⁵³ en 1958 inquiète le régime de Salazar. Mais par le biais de multiples sources, il est aussi bien informé de l'actualité des pays africains indépendants, des guerres coloniales dont celle d'Algérie, à la fuite des Portugais du Congo belge. Á cet égard, un fait le frappe particulièrement : Patrice Lumumba, qui « n'était qu'employé aux Postes avant l'indépendance », est appelé à diriger un gouvernement. Dans ce cas, selon Matos, Eduardo Mondlane, docteur d'une université américaine, serait encore plus apte à diriger un Mozambique indépendant⁵⁴. De fait, le prestige de Mondlane ne fait que se renforcer après sa venue à Lourenço Marques en 1961.

Invention et intégration de contre-mythes

C'est autour de 1940 que l'Estado Novo renforce son emprise sur ses colonies en s'appuyant sur la construction de mythes nationaux autour de figures fondatrices, Vasco de Gama et Luis Camões, ou de celle du conquérant Mouzinho de Albuquerque vainqueur en 1895 du dernier souverain africain d'envergure au Sud du Mozambique, Ngungunhana. Statues et commémorations inscrivent dans l'espace de la ville de Ciment, dans les calendriers officiels et dans les programmes scolaires, cet attachement nationaliste à l'empire. Dans les années d'après-guerre et de début de la décolonisation en Asie puis en Afrique, c'est le mythe lusotropicaliste d'un empire métis qui prendra le relais dans la propagande portugaise⁵⁵.

Pourtant, dans les milieux assimilés et métis, les échos de la négritude francophone ou des écrits d'auteurs afro-américains ou des Caraïbes amènent certains à revaloriser les héritages culturels africains. C'est le cas chez maints rédacteurs d'*O Brado africano*, comme les poètes Rui de Noronha, Noémia de Sousa et José Craveirinha. Au sein des réseaux de la Mission Suisse, existe un milieu mi-rural, mi-urbain, où les langues tsonga (changana, ronga) jouent un rôle central de communication et d'apprentissage et où l'on entretient une curiosité pour l'histoire précoloniale. C'est dans ce contexte qu'est formé Eduardo Mondlane né en 1920 dans le district rural de Manjacaze au sein d'un clan puissant depuis le XIX^e siècle⁵⁶. Passé par une école officielle, qui lui a laissé de mauvais souvenirs comme à la plupart des Africains, il a surtout bénéficié de l'ouverture culturelle que ménageait à ses fidèles la Mission suisse, présente dans le Sud du Mozambique et en Afrique du Sud depuis la fin du XIX^e siècle (Cruz e Silva, 1998, 2001; Harries, 1994). A 16 ans, il est encouragé à poursuivre ses études et pour cela se rend à Lourenço Marques où il est employé par la Mission. Après plusieurs années passées comme catéchiste, en 1944 il parvient à poursuivre sa formation en Afrique du Sud, d'abord dans une école missionnaire puis à l'université de Witwatersrand en sociologie. Il y croise d'autres Mozambicains, comme Ebenizário Guambo (de quatre ans plus jeune). Si Mondlane se familiarise avec les méthodes d'action de la ligue de jeunesse de l'ANC, il ne paraît cependant pas, comme Guambo et le frère de ce dernier, ramener de

⁵³ Général de l'armée portugaise qui se retourne contre le régime. Sa popularité inquiète le pouvoir ; ceci le force à l'exil.

⁵⁴ Cabrita Mateus, 2006, p. 61-62.

⁵⁵ S'inspirant des idées du sociologue brésilien Gilberto Freyre, le lusotropicalisme officiel présente la colonie comme ouverte et non raciste. Dans le même temps, le code de l'indigénat de 1954, renforce les discriminations dont sont victimes la majorité des habitants de la ville... Cf. la présentation du dossier consacré au thème du lusotropicalisme dans la revue *Lusotopie* : D. Couto, A. Enders, Y. Léonard, « Lusotropicalisme : du mythe à l'objet de recherche », in *Lusotopie*, 1997, p. 195-197.

⁵⁶ Sur le lignage de Mondlane voir : G. Liesegang, « Dzovo e os seus descendentes : a história da família de Eduardo Mondlane ca. 1800-1945 na zona de Khambani e Mandlakazi: alguns problemas de investigação local », in *Cadernos de História de Moçambique*, 1, 2012, p. 1-24. Sa trajectoire est en partie analysée par T. Cruz e Silva dans ses travaux : Cf. Cruz e Silva, 1998 et 2001, p. 141-168. Consulter également R. Faris, 2014.

Johannesburg des écrits politiques et se radicaliser⁵⁷. Néanmoins, c'est en bonne partie ce séjour sud-africain qui le conduit à fonder, avec d'autres, le NESAM, dont il a été question plus haut. Peu après l'instauration de l'apartheid, Mondlane est expulsé d'Afrique du Sud et doit retourner à Lourenço Marques. Frustré dans son élan, il obtient de la Mission suisse le financement d'un nouveau séjour de formation à Lisbonne puis aux États-Unis, en 1950-1951. Quelques années plus tard, diplômé de la Northwestern University, il intègre Harvard comme chercheur en sciences sociales. Marié en 1957 à une Américaine blanche, il poursuit son ascension en entrant à l'ONU comme expert chargé de mener des recherches sur les pays africains qui accèdent alors à l'indépendance. Son parcours exceptionnel était probablement connu à Lourenço Marques par le biais de la Mission suisse. Ceci explique que son retour au Mozambique en 1961, en tant que fonctionnaire international, n'est pas passé inaperçu (Cruz e Silva, 1998, p. 200). Raul Honwana, membre important du CANPM et père de militants du FRELIMO, rapporte dans ses mémoires l'impression extrêmement forte que Mondlane fit bien au-delà du cercle des fidèles du temple de la Mission suisse de Ricatla, à proximité de Lourenço Marques (Honwana, 1989, p. 106). Une bonne partie des habitants du Caniço voit en lui un homme qui a l'étoffe d'un chef. Pourtant, Mondlane n'avait pas encore franchi le pas de l'action politique. Au même moment, l'étudiant plus jeune que lui de neuf ans qu'il avait croisé à la CEI de Lisbonne et qu'il retrouvera un an plus tard à Dar-es-Salaam, Marcelino dos Santos, était déjà devenu un militant aguerri.

Outre le fait que Dos Santos, contrairement à Mondlane, soit métis, son parcours diffère également sur deux points par rapport à celui de son aîné : il est à la fois plus laïc et plus contestataire. Quand Marcelino dos Santos arrive à Lisbonne en 1947, à l'âge de 18 ans, il dispose déjà d'une culture politique d'opposant. Si bien qu'à la CEI, il se lie avec des nationalistes d'Afrique lusophone comme Agostinho Neto et Mário de Andrade⁵⁸ d'Angola ou Amílcar Cabral du Cap Vert et de Guinée Bissau, avec lesquels il poursuit son apprentissage politique. Comme Noémia de Sousa à Lourenço Marques, en 1950 mais cette fois à Lisbonne, il est interrogé et détenu par la PIDE à cause de sa participation aux activités du MUD⁵⁹. Il choisit alors de passer à une véritable dissidence spatiale en s'exilant en France. Inscrit tout d'abord à Sciences Politiques puis en sociologie à la Sorbonne⁶⁰, il retrouve Mário de Andrade avec lequel il entre à *Présence africaine*. Dans les parcours des militants africains des années 1940-1950, cette circulation entre milieux panafricanistes, intellectuels et marxistes rappelle ceux des aînés de la Négritude⁶¹. Assez rapidement, dos Santos entre dans plusieurs réseaux communistes internationaux⁶². Il participe par ce biais à deux festivals mondiaux de la jeunesse : celui de Varsovie (1955) et celui de Moscou (1957), probablement grâce à des financements obtenus auprès de l'Union de la Jeunesse Républicaine de France⁶³.

⁵⁷ Cabrita Mateus, 2006, p. 185.

⁵⁸ Cf. Ses souvenirs de ces liens dans : « Sur la première génération du MPLA : 1948-1960. Mário de Andrade, entretiens avec Christine Messiant (1982) », in *Lusotopie*, 1999, pp. 190, 199, 203, 206, 208. Le MPLA (Mouvement populaire de libération de l'Angola), principal parti nationaliste angolais, a été fondé en 1956.

⁵⁹ Marcelino dos Santos a probablement commencé à militer dans les sections de jeunesse, tout comme Noémia de Sousa, José Craveirinha, le photographe Ricardo Rangel et bien d'autres métis de Lourenço Marques.

⁶⁰ Cf. IAN/TT, Lisbonne, PIDE/DGS, E/GT n°5160, dossier « Marcelino dos Santos ».

⁶¹ Une étude approfondie du parcours de dos Santos doit donc le mettre en relation avec d'autres intellectuels luso-africains ou de militants du Tiers-Monde en exil.

⁶² Sur la constitution d'une culture panafricaniste et marxiste commune aux jeunes intellectuels luso-africains cf. C. Messiant, « Le marxisme aux origines du mouvement nationaliste » in Messiant, 2006, p. 418-419. Cf. également les réflexions de M. Cahen sur les relations des nationalistes luso-africains au marxisme : Cahen, 2010, p. 112-114.

⁶³ L'URJRF compte alors 180 000 membres. Voir : G. Quashie-Vauclin, *L'Union de la jeunesse républicaine de France*, L'Harmattan, Paris, 2009, 264 p.

Les divers contacts qu'il noue durant les années 1950, font peu à peu de lui une figure nationaliste reconnue en Europe de l'Ouest comme dans les pays de l'Est. En avril 1956, il assiste à un « séminaire colonial » organisé par l'Union internationale des étudiants à Prague⁶⁴. Lors de sa participation au 7^e festival mondial de la jeunesse à Moscou, il « se proclame délégué de la province d'outre-mer du Mozambique ». La PIDE le repère à d'autres reprises à Moscou ou encore à Prague où un agent note qu'il « suit des cours pour devenir un agent subversif »⁶⁵. En revanche, les sources portugaises, ne mentionne pas sa participation au « 1^{er} Congrès International des écrivains et artistes noirs » des 19 et 22 septembre 1956⁶⁶. Or, dos Santos, membre du cercle de *Présence Africaine*⁶⁷, bénéficie d'une certaine aura intellectuelle qui explique sa participation aux conférences de l'organisation des Écrivains Afro-asiatiques (basée au Caire), dont celle de Tachkent en URSS en 1958⁶⁸.

Cette intense activité politique le rend suspect aux yeux des autorités françaises. En 1958, il est envoyé en résidence surveillée dans le Sud de la France. Il est alors considéré comme le principal responsable d'une cellule communiste constituée par des Portugais à Paris. Trois ans plus tard, il quitte l'Europe pour le Maroc⁶⁹ où il adhère à l'UDENAMO. Parallèlement, toujours lié aux nationalistes africains croisés à la CEI ou à Paris, il réussit à devenir le secrétaire général du CONCP (Conférence des Organisations Nationalistes des Colonies Portugaises). C'est à ce titre qu'il est reçu en Chine par Mao⁷⁰. En juin 1962, il fait partie des fondateurs du FRELIMO à Dar-es-Salaam, sans quitter le CONCP⁷¹.

Même si nous ne connaissons encore que de manière limitée les échos que les trajectoires peu communes de Mondlane et dos Santos ont eues au Mozambique et en particulier à Lourenço Marques, à travers elles, toute une représentation du monde commence à changer chez des jeunes et de moins jeunes urbains. Les deux futurs fondateurs du FRELIMO ne sont pas seulement ceux qui sont allés au Portugal ; ils ont beaucoup voyagé, établi de solides contacts à l'étranger, commencé à internationaliser la question mozambicaine. Dans le même temps, Mondlane restait profondément lié à ses origines rurales et jouait un rôle important au sein de la Mission Suisse. Il encourageait, par exemple, des jeunes à s'affirmer. C'est le cas de Dillon Djinji, l'un des pères du genre musical marrabenta, emblématique de la vitalité culturelle du Mozambique méridional. De son côté, Marcelino dos Santos restait attaché à Lourenço Marques où il avait grandi. L'un de ses noms clandestins était « Mafalala », quartier emblématique du Caniço, où des musiciens des années 1950-1960 et des sportifs, dont le plus connu était Eusébio da Silva Ferreira, ont vécu⁷².

⁶⁴ Ces rencontres sont dues à l'Union internationale des étudiants, créée à Prague en 1946. Voir J. Kotek, *La jeune garde. La Jeunesse entre KGB et CIA (1917-1989)*, Paris, Seuil, 1998, 420 p.; P. G. Altbach, « The international Student Movement » in *Comparative Education Review*, vol. 8, n°2, oct. 1964, p. 131-137.

⁶⁵ Cf. IAN/TT, Lisbonne, PIDE/DGS, E/GT n°5160, dossier « Marcelino dos Santos ».

⁶⁶ Marcelino dos Santos a participé au cinquantenaire de ce congrès organisé par l'UNESCO.

⁶⁷ *Contributions au 1^{er} Congrès des écrivains et artistes noirs*, Paris, *Présence africaine*, 1958, 363 p. et voir : *Le 1^{er} Congrès international des écrivains et artistes noirs : Paris, Sorbonne, 19-22 septembre 1956 : compte-rendu complet*, Paris, *Présence africaine*, n° 8-10 (numéro spécial), 1997, 408 p.

⁶⁸ Ceci explique que ses poèmes, ainsi que ceux d'autres écrivains africains, aient été traduits en russe et dans d'autres langues pratiquées en URSS. Cf. C. Katsakioris, « L'Union Soviétique et les intellectuels africains », in *Cahiers du monde russe*, 2006/1, vol. 47, p. 20.

⁶⁹ Les autorités locales lui délivrent un passeport marocain sous le nom d'Ahmed Draoui.

⁷⁰ La Chine voit d'un mauvais œil l'implication trop forte de l'URSS dans les luttes anticoloniales africaines comme dans des mouvements, à l'exemple de l'Organisation des Écrivains Afro-asiatiques.

⁷¹ IAN/TT, Lisbonne, PIDE/DGS, SR n°488/51.

⁷² Comparé à Pelé, ce joueur de statut indigène est d'abord repéré par des entraîneurs de la ville européenne. Il est ensuite transféré dans la prestigieuse équipe du Benfica, avant de devenir le principal joueur de l'équipe nationale portugaise.

Ces figures, parfois mythifiées, ou d'autres plus ordinaires et tout aussi porteuses d'espoirs (poètes et artistes métis, migrants, exilés cosmopolites connectés à divers réseaux révolutionnaires) incarnent de nouvelles spatialités de rupture où se jouent l'invention de la Nation, non plus dans le contexte urbain ou rural quadrillé par le salazarisme colonial, mais à « l'air libre » d'une Afrique indépendante, objet de convoitise pour les puissances de l'Ouest comme de l'Est.

Le tournant tanzanien des années 1960

Rejoindre une base arrière stable

Grâce au soutien constant du président Julius Nyerere et des autorités du Tanganyika puis de la Tanzanie⁷³, le FRELIMO est implanté à Dar-es-Salaam (avec une représentation officielle et l'Institut du Mozambique, principal lieu de formation) ainsi qu'en province où se trouvent ses camps d'entraînement : à Bagamoyo, puis Kongwa⁷⁴, dans le Centre, et enfin à Nachingwea non loin de la frontière mozambicaine (Christie, 1996, p. 54, 81). Si le FRELIMO a été créé en 1962 dans un milieu dominé par des Mozambicains du Centre et du Nord, ce sont des originaires du Sud de la Save qui en prennent la tête. D'autre part, la capitale Lourenço Marques a constitué un espace symbolique majeur à conquérir pour le parti qui en a fait sa quatrième région militaire. Il n'est donc pas étonnant que le CANPM et l'Association africaine lui aient servi de relais majeurs (Cruz e Silva, 1990). Ainsi, dans la famille Muthemba, résidant dans le Caniço (à la mission de São José de Lhanguene), Abner, le père d'un membre actif du CANPM, organise chez lui des réunions d'une cellule clandestine du FRELIMO⁷⁵, dont sont partie prenante ses enfants : Josina et Mateus Sansão⁷⁶. Autour de 1963-1964 (année de l'insurrection), depuis Lourenço Marques se mettent en place des filières d'exfiltration par le Swaziland, l'Afrique du Sud et/ou le Bechuanaland (actuel Botswana). Samora Machel⁷⁷, infirmier de 30 ans dont l'un des frères est mineur en Afrique du Sud⁷⁸, tandis que l'autre cherche à rejoindre le Tanganyika, s'enfuit en mars 1963 avec Matias Mboa⁷⁹. D'autres suivront, comme Armando Guebuza ou Josina Muthemba du NESAM. Si les recrues du Nord du Mozambique arrivent plus nombreuses et avec plus de facilité, celles du Sud doivent franchir près de 2000 kilomètres semés d'embûches. Il s'agit pour ces jeunes citadins, qui ont entre 18 et 30 ans, d'une véritable épreuve initiatique au cours de laquelle, ils découvrent une Afrique en majorité anglophone, qui n'est qu'en partie décolonisée.

⁷³ C. Pratt, «Foreign-Policy Issues and the Emergence of Socialism in Tanzania 1961-8», in *International Journal*, vol. 30, n°3, été 1975, p. 449; D-C. Martin, *Tanzanie : l'invention d'une culture politique*, Paris, PFNSP/Karthala, 1988, p. 54-59.

⁷⁴ Où se trouvaient également des combattants de l'ANC et de la SWAPO (Organisation du Peuple du Sud-ouest Africain).

⁷⁵ IAN/TT, Lisbonne, PIDE/DGS, SC 586/63, dossier : «Abner Sansão Mutemba».

⁷⁶ On retrouve des cas similaires dans les familles Honwana ou Magaia.

⁷⁷ Ce dernier connaît ensuite une ascension rapide puisqu'il devient le chef militaire du FRELIMO, en 1966, puis remplace Eduardo Mondlane après l'assassinat de ce dernier par la PIDE en 1969. De 1975 à 1986, il a dirigé le Mozambique indépendant.

⁷⁸ Son père l'a aussi été dans les années 1910.

⁷⁹ Le biographe de Machel, Iain Christie (1996, p. 42-43), passe sous silence la présence de Mboa. Or ce dernier affirme l'avoir accompagné et avoir pris un avion pour Dar-es-Salaam, affrété au Botswana par l'ANC, initialement pour Joe Slovo, le dirigeant du parti communiste sud-africain (Cabrita Mateus, 2006, p. 498).

Au Swaziland, un agent du parti, Ibrahimo Manguço⁸⁰, est le responsable des liaisons avec le Malawi, la Tanzanie, Zanzibar (Cabrita Mateus, 2006, p. 411)⁸¹. Quant à Matias Mboa, lui est chargé de la IV^e région militaire ; à ce titre, il facilite le transit des militants. Au Bechuanaland, les Mozambicains trouvent un petit soutien auprès du Bechuanaland People's Party, avant que celui-ci ne connaisse une crise au milieu des années 1960. Plus au Nord, le Malawi, indépendant en juillet 1964, est dirigé par Hastings Kamuzu Banda, un Premier ministre autoritaire qui entretient de très bonnes relations avec les Portugais et les Sud-Africains. Néanmoins, Banda ferme parfois les yeux sur les activités des militants du FRELIMO et des Sud-Africains de l'ANC pour éviter d'apparaître comme trop inféodé aux Occidentaux. La Zambie de Kenneth Kaunda constitue, à l'inverse, une autre base arrière possible pour les Mozambicains. Cependant, jusqu'au début des années 1970, Kaunda accepte aussi la présence de concurrents du FRELIMO dont le COREMO (Comité Révolutionnaire du Mozambique) de Paulo Gumane et Adelino Guambe, anciens du parti de Mondlane⁸².

Pourtant les risques sont grands. En effet, la PIDE disposait de sources de renseignements dans différents secteurs de la société urbaine. Elle s'appuyait sur de multiples indicateurs habitant le Caniço : les Africains auxiliaires de police, les *sipaios*, des patrons d'épicerie-buvettes portugais (*cantinas*)⁸³, probablement aussi des membres des associations, et même des membres du clergé portugais⁸⁴. Par ailleurs, la fuite vers la Tanzanie de jeunes activistes était suivie de communiqués de la PIDE qui paraissaient dans *O Brado*, journal proche des nationalistes africains, avant d'être repris en main à partir de 1958 par des hommes de l'*União nacional*, le parti de Salazar (Rocha, 2000, p. 188). Il s'agissait d'intimider la population en multipliant les informations extrêmement précises sur les fugitifs, sinon de la pousser à la délation⁸⁵. Enfin, la PIDE pouvait compter sur les services de la Rhodésie du Sud et de l'Afrique du Sud. Ainsi, en 1965, la police de Pretoria capture 75 jeunes originaires de Lourenço Marques et elle les livre peu après aux Portugais. Une fois acheminés au Mozambique, les détenus sont soumis à de mauvais traitements et, pour beaucoup, à la torture⁸⁶ pratiquée dans plusieurs lieux de détention dont le principal était la prison de la Machava, à quelques kilomètres de Lourenço Marques⁸⁷.

Après 1965-1966 et l'emprisonnement de figures importantes de l'opposition liées de près ou de loin au FRELIMO⁸⁸, il devint indéniablement plus difficile de concevoir une insurrection de la IV^e région du FRELIMO voire de rejoindre la Tanzanie. Dans les mêmes milieux, on assiste alors à une forme de bifurcation dans les trajectoires collectives. Dans l'espace mental des familles, les hauts lieux de l'horreur répressive voisinent avec les lieux mythiques chargés d'espoir, situés en Tanzanie ou en Zambie. Désormais géographie de la

⁸⁰ Manguço avait déjà une activité nationaliste antérieure à la création du FRELIMO. Pour cela, il avait été condamné en 1962. Peu après sa libération, il gagne la Tanzanie.

⁸¹ Le FRELIMO peut aussi compter sur l'aide de quelques Européens progressistes, comme l'avocat Carlos Raposo Pereira (Cabrita Mateus, 2006, p. 215).

⁸² Après avoir rompu avec Mondlane, Gumane s'installe d'abord à Kampala et Guambe au Caire. Ces deux derniers ainsi que d'autres anciens du FRELIMO créent ensuite le COREMO à Lusaka en 1965 (Couto, 2011, p. 146-147).

⁸³ C'est le sentiment de deux témoins interrogés en juillet 2005 à Maputo : Flor Inácio et Issufo Bino Hanji.

⁸⁴ Les chrétiens pouvaient aussi être réticents à se confesser auprès des curés blancs, réputés proches du pouvoir.

⁸⁵ Cf. Le communiqué parut dans le numéro d'*O Brado* du 2 janvier 1965. Des photographies et des notices biographiques complètes furent alors livrées au public.

⁸⁶ Cf. les témoignages recueillis par D. Cabrita Mateus (2006).

⁸⁷ J'ai abordé ce thème de manière plus approfondie dans un texte à paraître : « Ségrégation, répressions politiques et culturelles à Lourenço Marques (des années 1940 à 1975) », 15 p.

⁸⁸ D'après Newitt (1995, p. 524), 1500 personnes sont appréhendées en décembre 1964. Parmi elles, les dirigeants du CANPM et de l'Association africaine, l'avocat Domingos Arouca et le poète José Craveirinha.

libération et géographie de l'enfermement⁸⁹ nourrissent, de manière contradictoire, l'imaginaire des jeunes du Caniço, après la vague répressive du milieu des années 1960 et l'intensification de la surveillance du Sud du Mozambique.

Le FRELIMO, grand « opérateur spatial »

Mondlane et dos Santos ne se contentent pas d'entretenir de bonnes relations avec les autorités de Dar-es-Salaam. Ils élaborent une véritable stratégie internationale qui s'appuie sur les réseaux officiels tanzaniens et sur leurs propres contacts personnels. Il s'agit, comme pour les mouvements nationalistes asiatiques et africains des années 1950, d'obtenir de vastes soutiens politiques dans le monde. Si Mondlane, ancien fonctionnaire des Nations Unies se déplace fréquemment entre 1962 et son assassinat en février 1969, c'est assez naturellement que dos Santos devient, du fait de ses compétences en la matière et malgré sa trentaine d'années, le chef d'une diplomatie révolutionnaire de plus en plus formalisée. À titre personnel, il ne cesse de voyager en Afrique et dans le monde, de part et d'autre du « rideau de fer ».

- **1963** : Présent à la 3^e Conférence de solidarité Afro-asiatique à Moshi en Tanzanie comme délégué observateur de la CONCP. Il participe aussi aux réunions de l'*American Committee on Africa* aux Etats-Unis.

- **1964** : Comme Secrétaire des Relations Extérieures du FRELIMO se rend en URSS. Il remercie l'URSS au cours d'une interview donnée à Radio Moscou et dit que le nombre de soldats du FRELIMO s'accroît. Il voyage également en Chine, au Mali et en Egypte pour obtenir de l'armement ou tout autre aide.

- **1965** : Au Ghana pour la 4^e Conférence de Solidarité Afro-asiatique.

- **1966** : A la Havane où il participe à 1^e conférence de Solidarité des peuples d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine. En juin, il est à Genève pour le Conseil mondial de la paix où il s'exprime au nom des organisations nationalistes d'Afrique portugaises. Il assume le rôle de représentant du FRELIMO en Algérie. Il assiste au Congrès de la Ligue syndicale yougoslave. Il passe à Bamako avec Mondlane, puis Brazzaville pour le CONCP. Il donne diverses entrevues à des journaux étrangers.

- **1967** : En Corée du Nord. Le 26 septembre, il parle sur Radio Moscou à l'occasion du 3^e anniversaire de l'insurrection armée au Mozambique.

- **1968** : À la Havane pour le Congrès de la culture. En décembre, avec Amilcar Cabral et Agostinho Neto à Rome pour rencontrer des membres du Parti communiste italien.

- **Août 1969** : Invité par Boumediene à Alger.

- **Septembre 1969** : En Suède pour assister au congrès du PSD puis à Londres où il rencontre Lord Anthony Gifford et d'autres membres du Comité pour la libération de l'Angola la Guinée et le Mozambique.

- **1970** : En février, il est reçu à Rome par des membres du Comité central du PCI ; il donne à cette occasion une interview à l'*Unità*. Il est ensuite invité par le gouvernement tunisien. En juin, il revient à Rome pour une conférence « d'appui aux peuples des colonies portugaises ». Le 1^{er} juillet, Paul VI lui accorde une audience ainsi qu'à Amilcar Cabral et Agostinho Neto où il affirme son soutien à l'indépendance des pays africains. C'est un désaveu pour le Portugal dont le régime s'appuie sur l'Église⁹⁰.

- **Février 1971** : À Bruxelles, il est reçu par « le Comité de lutte contre le néo-colonialisme et le fascisme » et « l'union belge de défense de la paix ». Il est aussi invité par le parti socialiste hollandais. En mai, il est à Budapest pour l'Assemblée Mondiale de la Paix. Il est alors membre de la présidence du Conseil Mondial de la Paix. En octobre, il donne une conférence en Algérie et obtient

⁸⁹ M. Morelle, D. Zeneidi, « Introduction. Géographie de l'enfermement », *Annales de géographie*, 2015/2, n° 702-703, p. 129-139.

⁹⁰ Cette information est étrangement absente de la chronologie établie par la PIDE...

une promesse d'aide par le président Boumediene. En novembre, il se rend de nouveau en Tunisie où il rencontre divers leaders.

- **Octobre 1972** : Il participe au Conseil Mondial de la Paix au Chili. En novembre, il assiste comme invité d'honneur au congrès du PSD suédois.

- **Avril 1973** : Il se rend à Oslo pour la « Conférence internationale de solidarité avec les victimes du colonialisme et de l'apartheid ». En juin, il est à Londres à l'occasion d'une campagne menée par le parti travailliste contre les liens entre le Portugal et la Grande-Bretagne organisée par le parti travailliste anglais. En août, il conduit une délégation du FRELIMO en RFA à l'invitation du SPD. En octobre, en URSS pour le FRELIMO.

L'activité diplomatique de Marcelino dos Santos d'après la PIDE⁹¹

Mais après 1970, le nouveau dirigeant du FRELIMO, Samora Machel, et ses principaux commandants (Sebastião Mabote, Pedro Juma, Tomé Eduardo, Alberto Sande et Sérgio Vieira) multiplient aussi les visites dans des pays du bloc communiste, qui lui fournissent armes et conseillers de tous types. Ils se rendent en Chine, en Corée du Nord et au Nord-Vietnam puis en Bulgarie, en Roumanie, en URSS et en RDA (Christie, 1996, p. 121). L'aide de ces pays est indispensable pour faire face à la grande offensive portugaise menée par le général Kaúlza de Arriaga, l'opération « nœud gordien » au début des années 1970, ou pour lancer une contre-offensive dans la région de Tete à la même époque. À partir de la Tanzanie, le FRELIMO envoie, mais de manière plus limitée, quelques combattants et des cadres vers l'URSS et la Chine sans exclusive. D'autre part, journalistes ou formateurs chinois et soviétiques se succèdent aussi bien à Nachingwea que dans les territoires mozambicains conquis.

De nouvelles expériences spatiales

Quelques années auparavant, les militants arrivés avant l'insurrection de 1964 ont bénéficié d'un entraînement militaire non pas en Tanzanie même mais en Algérie, pays auréolé d'un grand prestige auprès des nationalistes des colonies portugaises et bien au-delà⁹². À côté du Maroc et de l'Égypte⁹³, ce jeune État a été l'un des soutiens les plus fidèles au FRELIMO. Dès 1963, le mouvement mozambicain y envoie un premier contingent⁹⁴. Peu de temps après, Samora Machel fait partie d'une deuxième vague (Christie, 1996, p. 56). À leur retour, ces derniers prennent en charge la formation de nouveaux militants et de réfugiés en âge de combattre. Si les cadres, venus du Sud et parfois du Nord (Uria Simango, Raimundo Pachinuapa, Alberto Chipande, Miguel Artur Murupa), bénéficient de bourses d'études ou se déplacent au gré des voyages des chefs, la plupart des jeunes soldats du FRELIMO vivent

⁹¹ IAN/TT, Lisbonne, PIDE/DGS, SR 488/51, dossier «Marcelino dos Santos».

⁹² Après 1962, elle devient l'une des plaques tournantes « révolutionnaires » et mène une politique extérieure résolument panafricaine. Voir à ce sujet : N. Grimaud, *La politique extérieure de l'Algérie*, Paris, Karthala, 1984, p. 263-279 ; G. Chaliand, *La pointe du couteau. Un apprentissage du monde*, Points/Seuil, 2013, p. 249-267.

⁹³ Sur les liens entre l'Égypte de Nasser et la décolonisation de l'Afrique subsaharienne consulter : M. Fayek, « The July 23 Revolution and Africa », in K. El-Din Haseeb (ed.), *The Arabs and Africa*, Londres, Routledge, 2012 (1^{er} éd. 1985), p. 90-109. Comme l'Algérie, le Ghana, la Guinée voire le Mali et les deux Congo, ce pays a accueilli des mouvements nationalistes lusophones ou autres, parfois concurrents. La Radio du Caire a été l'un des grands relais des luttes anticoloniales. Avant de partir pour les États-Unis, Sharfudine Khan a représenté le FRELIMO au Caire (Mondlane, 1979, p. 115).

⁹⁴ L. de Brito, « Une relecture nécessaire : la genèse du parti-État FRELIMO », in *Politique africaine*, n°29, mars 1988, p. 20.

dans les enclaves que forment les périmètres des camps de Tanzanie⁹⁵. Ils sont soumis à une discipline, à la fois militaire et révolutionnaire, avant de partir au combat. Les camps sont pensés comme des modèles réduits de la Nation ou plutôt des lieux de fabrique de la Nation à venir⁹⁶. Les unités militaires sont aussi conçues de la sorte. Le témoignage d'une jeune militante de la province de Nyassa est, par exemple, utilisé dans ce sens par Mondlane dans l'ouvrage qui a été publié l'année de sa mort : « Dans nos unités, il y a des gens de toutes les régions : je suis avec des Ajuas, des Nyanjas, des Makondes et des gens de la province du Zambèze. Je pense que c'est bien. Avant, nous ne pensions pas que nous formions une seule nation » (Mondlane, 1979, p. 145). La vie en Tanzanie et les combats menés au Mozambique participent de nouvelles liminalités où les jeunes militants, hommes comme femmes⁹⁷, expurgent leur ancienne condition de colonisés et produisent au quotidien non pas une « communauté imaginée » (Anderson) mais une « communauté en acte » (Fanon)⁹⁸.

Malgré le renforcement des moyens militaires portugais au Mozambique et le soutien dont bénéficie le Portugal de la part des principales puissances de l'OTAN, les troupes coloniales ne parviennent à s'imposer. À l'inverse, le FRELIMO avance aussi bien dans le Nord que dans le Nord-Ouest jusqu'au début des années 1970. Peu à peu, il prend le contrôle d'une partie du Mozambique, appelée « zones libérées », dont les images sont largement utilisées par sa propagande⁹⁹. Sur place, il encadre une population en très grande majorité rurale et joue le rôle d'un État embryonnaire. Ceux qui ont fui plusieurs années auparavant du Sud du Mozambique y voient probablement une première réalisation de la contre-géographie dont ils rêvaient depuis Lourenço Marques. Il est aussi probable que, dans la capitale même et malgré la censure et l'action de la PIDE, des informations parvenaient sur ces « zones libérées » par le biais des tracts et publications du FRELIMO, circulant clandestinement par toute une série d'intermédiaires, voire de la radio¹⁰⁰.

Conclusion

La ville n'a pas été le seul environnement social et culturel apte à susciter le désir de dissidence culturelle et spatiale chez des adolescents et des jeunes adultes colonisés au Mozambique. Les migrations de travail, qui touchaient des ruraux de diverses parties de la colonie, ont aussi favorisé la relativisation des cadres normatifs imposés par les Portugais. Néanmoins ce sont des citoyens des périphéries de Lourenço Marques, à l'expérience spatiale non seulement internationale mais intercontinentale, qui ont le plus incarné de nouvelles pratiques et visions du monde. Les spatialités dissidentes qu'ils ont alors promues ont joué à toutes les échelles (Lussault, 2013, p. 950) : des usages corporels alternatifs des territoires

⁹⁵ Contrairement aux cas de l'ANC (Ellis, 1994) et de la SWAPO (Williams, 2011) qui ont fait l'objet d'études spécifiques, il est encore trop tôt pour mener une analyse approfondie du quotidien des camps du FRELIMO.

⁹⁶ Ceci n'empêche pas plusieurs crises ethnocistes à partir de 1968. Elles culminent avec l'assassinat de Mondlane perpétré par la PIDE qui profite de complicités internes ; citons également la défection de plusieurs leaders non originaires du Sud.

⁹⁷ H. G. West, « Girls with Guns: Narrating the Experience of War of Frelimo's "Female Detachment" », *Anthropological Quarterly*, Vol. 73, n°4, 2000, p. 180-194.

⁹⁸ F. Fanon, *Sociologie d'une révolution*, Paris, F. Maspero, 1975 [1959], p. 62.

⁹⁹ D. A. Thompson, « Visualising FRELIMO's liberated zones in Mozambique, 1962-1974 », in *Social Dynamics: A journal of African studies*, vol. 39/1, 2013, p. 24-50.

¹⁰⁰ Le FRELIMO utilisait les antennes de Radio Tanzania et de Radio Zambia pour diffuser des communiqués, voire de véritables émissions de *Voz da Revolução*. D'après Mondlane (1979, p. 154), ces émissions pouvaient être entendues jusqu'à Lourenço Marques à partir de 1967. Au début des années 1970, le principal locuteur de ce programme était un Makonde d'à peine 20 ans, Rafael Maguni, formé par le FRELIMO à partir de ses 15 ans.

« ennemis », aux stratégies diplomatiques planétaires mêlant puissances rivales, associations de sympathisants ou appareils d'État. Elles ont participé à la légitimation interne et mondiale du FRELIMO. Ce dernier, d'abord au sein des « zones libérées » puis dans tout le Mozambique après l'indépendance de juin 1975, devient le centre de nouvelles productions spatiales en théorie fondées sur la rhétorique révolutionnaire de l'émancipation mais, dans les faits, bâties sur une volonté de contrôle autoritaire des populations.

Ajoutons pour terminer, qu'une réflexion plus large sur des spatialités subversives doit aussi tenir compte du parcours spécifique des rivaux du FRELIMO, anciens membres parfois, « dissidents de la dissidence », afin de dépasser l'attraction inconsciente que peut constituer la seule histoire des vainqueurs. Ceci déboucherait potentiellement sur un contre-récit¹⁰¹ qui emprunterait beaucoup au premier mais s'en distinguerait sur de nombreux plans : qu'il s'agisse des profils sociaux et/ou ethno-régionaux des acteurs, des formes spécifiques des ruptures idéologiques observées, des projets politiques bien sûr ou encore des modalités particulières d'insertion dans des réseaux internationaux. Ainsi, les dirigeants du COREMO (Gwambe, Gumane)¹⁰² comme des activistes plus conservateurs (Miguel Artur Murupa¹⁰³, Joana Simeão¹⁰⁴) pourraient être analysés dans leurs capacités tout aussi inventives à tisser des liens politiques en Afrique et ailleurs et, pour certains, à vouloir instrumentaliser leurs relations avec les Portugais pour faire avancer leur cause.

Bibliographie

- D. Cabrita Mateus, *Memórias do colonialismo e da guerra*, Porto, Edições Asa, 2006, 669 p.
- C. Castelo, O. Ribeiro Thomaz, S. Nascimento, T. Cruz e Silva (coord.), *Os outros da colonização. Ensaio sobre o colonialismo em Moçambique*, Lisbonne, Ed. ICS, 2012, 361 p.
- M. Cahen, « Lutte d'émancipation anticoloniale ou mouvement de libération nationale ? Processus historique et discours idéologique », in *Revue historique*, 2006/1, n° 637, p. 113-138.
- _____, *Africando. Bilan 1988-2009 et projets 2010-2020, Rapport pour l'habilitation à diriger des recherches*, Paris, EHESS, 2010, 154 p.
- M. de Certeau, *L'invention du quotidien. 1. Les arts de faire*, Paris Folio/Gallimard, 1990, 347 p.
- P. Chabal, *Vozes moçambicanas. Literatura e nacionalidade*, Lisbonne, Vega, 1994, 349 p.
- I. Christie, *Samora. Uma biografia*, Maputo, Ndjira 1996, 268 p.
- F. A. Couto, *Moçambique 1974. O fim do império e o nascimento da nação*, Lisbonne, Caminho, 2011, 382 p.
- T. Cruz e Silva, « A « IV região » da FRELIMO no sul de Moçambique : Lourenço Marques, 1964-65 », in *Estudos Moçambicanos*, n°8, 1990, p. 125-140.
- _____, « The Influence of the Swiss Mission on Eduardo Mondlane (1930-1961) », in *Journal of Religion in Africa*, vol. 28, Fasc. 2, 1998, p. 187-209.

¹⁰¹ Étudié par M. Cahen sous un autre angle (Cahen, 2006).

¹⁰² Adelino Gwambe et Paul Gumane. Il existe des sources portugaises (PIDE/DGS en particulier) sur eux.

¹⁰³ Originaire de Quelimane et ex-séminariste (à Zobué), il gagne la Tanzanie puis bénéficie d'une bourse de l'American Committee on Africa pour effectuer des études de médecine aux États-Unis (cf. IAN/TT, Lisbonne, PIDE/DGS, SR n°488/51). Voir : Couto, 2011, p. 221.

¹⁰⁴ Makhuwa de Nampula, elle parvient à faire des études au Portugal puis en France. Elle séjourne également à Alger mais s'oppose au FRELIMO. Son parcours est analysé par Fernando Couto (2011, p. 94-95). Cependant, cette source doit être recoupée avec d'autres, dont celles de la PIDE/DGS.

- _____, *Igrejas protestantes e consciência política no sul de Moçambique : o caso da Missão Suíça (1930-1974)*, Maputo, Promédia, 2001, 285 p.
- G. Deleuze, C. Parnet, *Dialogues*, Paris, Champs/Flammarion, 1996, 187 p.
- M. Edelman, « L'espace et l'ordre social », *Politix*, 2012/1, n° 97, p. 7-24.
- S. Ellis, « Mbokodo: Security in ANC Camps, 1961-1990 », in *African Affairs*, vol. 93, n°371 avril 1994, p. 279-298.
- M. Foucault, *Surveiller et punir*, Paris, Tel/Gallimard, 1998, 360 p.
- _____, « Des espaces autres », in *Empan*, 2004/2 n°54, p. 12-19.
- _____, *Philosophie, anthologie*, Paris, Gallimard/Folio, 2008, 940 p.
- R. Faris, *Liberating Mission in Mozambique. Faith and Revolution in the Life of Eduardo Mondlane*, Eugene, Pickwick Publications, 2014, 218 p.
- D. Gary-Toukara, D. Nativel, « Questionner la fabrique des savoirs », in D. Gary-Toukara, D. Nativel, *L'Afrique des savoirs (XVIe-XXIe siècles). Acteurs, supports, pratiques*, Paris, Karthala, p. 9-25.
- E. Goffman, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Ed. de Minuit, 1989, 175 p.
- U. Hannerz, *Explorer la ville : éléments d'anthropologie urbaine*, Paris, Ed. de Minuit, 1983, 418 p.
- P. Harries, *Work, Culture and Identity : Migrant Labourers in Mozambique and South Africa c. 1860-1910*, Portsmouth, Heinemann ; Johannesburg, Witwatersrand University Press, Londres, J. Currey, 1994, 305 p.
- D. Hedges (dir.), *História de Moçambique, vol. 2 : Moçambique no auge do colonialismo, 1930-1961*, Livraria Universitária, UEM, Maputo, 1999, 295 p.
- R. B. Honwana, *Memórias*, Porto, Ed. Asa, 1989, 143 p.
- M. Laban, *Moçambique. Encontros com escritores*, Porto, Fundação Eng. António de Almeida, 1998, 1281 p.
- B. Lahire, *La culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, La Découverte, 2004, 777 p.
- H. Lefebvre, *La production de l'espace*, Paris Economica, 2000, 512 p.
- E. Lisboa, *Acta Est Fabula. Memórias I. Lourenço Marques (1930-1947)*, Guimarães, Opera Omnia, 2012, 205 p.
- _____, *Acta Est Fabula. Memórias III. Lourenço Marques revisited (1955-1976)*, Guimarães, Opera Omnia, 2013, 526 p.
- M. Lussault, « Ce que la géographie fait au(x) monde(s) », in *Tracés*, 2010/3, n° Hors série 10, p. 241-251.
- _____, « Spatialité », in J. Lévy, M. Lussault (dir.), *Dictionnaire de géographie*, Paris, Belin, 2013, p. 947-950.
- D. Malaquais, *Architecture, pouvoir et dissidence au Cameroun*, Paris, Karthala, Presses de l'UCAC, 2002, 398 p.
- _____, « Villes flux. Imaginaires de l'urbain en Afrique au XXI^e siècle », in *Politique africaine*, n°100, décembre 2005- janvier 2006, p. 17-37.
- A. Margarido, « A Sombra dos Moçambicanos na Casa dos Estudantes do Império », in *Latitudes*, n°25, déc. 2005, p. 14-16.
- M-C. Mendes, *Maputo antes da independência. Geografia de uma cidade colonial*, Lisbonne, Grafica Imperial, 1985, 526 p.
- S. de Mijolla-Mellor « L'engagement politique des « intellectuels » », in *Topique*, 2013/3, n° 124, p. 7-26.
- A. Muxel, *L'expérience politique des jeunes*, Paris, Presse de Science Po, 2001, 190 p.

« Dissidences culturelles et spatiales de jeunes citadins colonisés au Mozambique (1945-1975) », D. Bois, V. Tisseau, F. Rajaonah (dir.), *Jeunes et jeunesse dans l'océan Indien*, Cahiers Afrique n°29, p. 219-246.

- D. Nativel, *Contribution à une histoire des sociétés et des espaces urbains de l'océan Indien occidental (XIXe-XXe)*, HDR d'histoire, Université Paris-Diderot Paris 7, 4 vol., 2013.
- M. Newitt, *A History of Mozambique*, Londres, Hurst & Company, 1995, 679 p.
- J. Penvenne, *African workers and colonial racism. Mozambican strategies and struggles in Lourenço Marques, 1877-1962*, Portsmouth, Johannesburg, Londres, Heinemann, Witwatersrand University Press, James Currey, 1995, 229 p.
- J. Rancière, *Aux bords du politique*, Paris, Folio, 2004, 261 p.
- A. Rita-Ferreira, *Os Africanos de Lourenço Marques*, Lourenço Marques, Instituto de Investigação Científica de Moçambique, 1968, 491 p.
- A. Rocha, *Associativismo e nativismo em Moçambique : contribuição para o estudo das origens do nacionalismo moçambicano (1900-1940)*, Maputo, Promédia, 2002, 478 p.
- I. Rocha, *A imprensa de Moçambique*, Lisbonne, Edição Livros do Brasil, 2000, 435 p.
- H. Sapire, «Liberation Movements, Exile, and International Solidarity: An Introduction», in *Journal of Southern African Studies*, vol. 35/2, 2009, p. 271-286.
- A. Siniavski, « La dissidence comme expérience personnelle », *Le Débat*, 1984/1, n° 28, p. 109-121.
- S. Vieira, *Participei, por isso testemunho*, Maputo, Ndjira, 2010, 751 p.
- C. A. Williams, « Living in exile: daily life and international relations at SWAPO's Kongwa Camp », *Kronos* n°37, 2011, p. 60-86.

« Dissidences culturelles et spatiales de jeunes citadins colonisés au Mozambique (1945-1975) », D. Bois, V. Tisseau, F. Rajaonah (dir.), *Jeunes et jeunesses dans l'océan Indien*, Cahiers Afrique n°29, p. 219-246.